

quelques engagés, suivant l'importance de l'exploitation. Dans une culture, il est nécessaire de n'avoir que le nombre de travailleurs strictement nécessaires. Ces travailleurs sont divisés en deux catégories.

Les engagés proprement dits sont ceux qui sont employés à l'année et qui demeurent continuellement à la ferme; les journaliers sont ceux qui ne travaillent que dans le temps pressé et pendant que se font les grands travaux; les tâcherons sont ceux qui entreprennent une tâche pour la faire eux mêmes.

De tous ces travailleurs, les engagés sont ceux dont le travail revient le plus cher, puisqu'ils sont payés beau temps et mauvais temps; aussi ne doit-on employer que le nombre strictement nécessaire pour l'exécution des travaux qui durent toute l'année. On garde des engagés afin que les bestiaux soient mieux traités et conduits avec plus d'adresse. Dans certaines familles de cultivateurs, les engagés prennent un intérêt immense dans le succès de la culture; ils agissent comme si l'exploitation était la leur propre, et prennent un soin tout particulier à l'égard des animaux et des instruments d'agriculture. Au contraire, dans d'autres familles les engagés ne montrent aucun intérêt; les animaux sont conduits et soignés avec négligence, les instruments d'agriculture sont perdus ou exposés aux intempéries parce qu'ils ne sont pas placés sous un abri convenable: et la cause de cette différence, c'est qu'il y a chez les maîtres une manière tout à fait différente de conduire les engagés.

Pour obtenir des engagés cet intérêt si précieux qui assure le succès d'une exploitation agricole, il faut que le maître traite ses hommes avec bonté et fermeté; il doit fraterniser avec eux, sans cependant aller jusqu'à la familiarité.

Trop souvent certains maîtres cherchent avant tout chez leurs engagés, la force physique et l'adresse. Ce sont là deux grandes qualités, mais ce ne sont pas les plus importantes; l'intelligence, la douceur envers les animaux, la probité et l'activité doivent primer la force et l'adresse.

Chez quelques cultivateurs, on nourrit tous les ouvriers à la ferme, journaliers comme engagés. Il y a ici une grande économie à réaliser. Il est parfois difficile de contenter tous ces hommes sous le rapport de l'alimentation, et un grand nombre préfèrent prendre leur nourriture chez eux. Dans la plupart des cas le cultivateur ferait bien de favoriser cette tendance, à moins que les ouvriers demeurassent trop loin. Il paiera, il est vrai, ses journaliers un peu plus cher, mais en somme le prix de la journée sera moins coûteux. Cependant si le journalier doit travailler à la ferme pendant longtemps, que les travaux soient pressés, et qu'on ne soit pas obligé d'acheter le lard et la farine chez le marchand, il peut être avantageux de nourrir les gens à la ferme, puisque l'augmentation du travail qu'on en obtiendra compensera, dans ce cas, le prix de la nourriture. — (A suivre.)

Mœurs agricoles.

Elle couvrait d'un surtout grossier sa robe brodée d'or; elle haïssait la pompe et le faste des ornements.

MIEN-TEU, Philosophie chinoise.

Il ne suffit pas de pouvoir exercer l'agriculture, il faut encore, comme l'a dit Columelle, qu'on veuille

l'exercer et qu'on sache l'exercer. Quelles sont les mœurs qui font naître le *vouloir* agricole, et comment se forme-t-on à ces mœurs? Quelle est la nature du *savoir* agricole, et comment peut-on l'acquérir? Tel sera le double objet des développements auxquels nous allons nous livrer.

En principe, notre volonté est indépendante; cependant lorsque, par un acte réitéré de cette liberté, nous avons plusieurs fois exécuté la même chose, nous ressentons une nouvelle tendance à la reproduire. Comme on dit vulgairement, l'habitude crée en nous une seconde nature.

De l'application de cette vérité à l'agriculture, il résulte que le *vouloir* agricole ne sera qu'une vocation stérile, s'il ne se fonde sur des habitudes qui enchaînent le cultivateur à sa terre, comme l'abeille s'attache à sa ruche, le lapin à son terrier, l'hirondelle à son toit. Ces habitudes constituent les mœurs agricoles, dont nous allons rechercher la nature et l'origine.

« Que ceint qui achète une ferme, disait Magon; général carthaginois, vende sa maison de ville, dit « peur qu'il ne préfère les pénalités urbaines aux « nales rustiques; autrement il ne doit pas se mêler « de culture. »

Quelque velléité qu'on puisse avoir de cultiver, sans renoncer aux commodités de la ville, ce précepte antique n'a rien perdu de sa valeur. Il faut au train rural une surveillance de tous les instants. Comment y suffire si l'on n'est pas invariablement fixé à la campagne, et cela, non-seulement en été, mais encore en hiver? Cette dernière saison n'est-elle pas le temps de plusieurs opérations importantes: battages, ventes, consommations, etc.?

Les habitudes de la vie de campagne entrent donc avant tout dans les mœurs agricoles. La première de ces habitudes est celle de la simplicité.

Le contact perpétuel qui existe entre les habitants des villes surexcite sans cesse leur vanité. Ceux d'entre eux qui ne peuvent se distinguer dans les choses sérieuses aspirent encore à se faire remarquer. Les habits, l'ameublement, la cuisine, jusqu'à la forme d'un chapeau ou la couleur d'une paire de gants, tout devient ainsi le sujet d'une sorte de lutte dans laquelle chacun s'efforce de briller; d'où résultent une foule de besoins imaginaires qui nous tourmentent et nous tyrannisent à la ville plus que la faim. Telle personne ne se condamne-t-elle pas des mois entiers à l'ordinaire le plus pauvre, pour étaler à un jour donné un grand luxe de table aux yeux de convives qui à l'écart se moquent de l'amphitryon? Chez combien de femmes habitant la ville le désir d'en surpasser d'autres en ameublement et en parure, domine le besoin de boire, de manger, de dormir! Ne va-t-il pas souvent jusqu'à leur faire compromettre santé, fortune, honneur?

À la campagne, aucun de ces besoins de la vanité ne peut être satisfait: nous voyons peu de monde, peu de monde nous voit; et par l'effet de cet isolement, la valeur que dans la vie urbaine l'opinion donne à mille frivolités, disparaît de nos esprits. À la ferme pas d'échasses pour se grandir, pas de masque pour se déguiser, pas de fard contre la pâleur; tout est positif, l'apparence et la réalité ne font qu'un. Il en résulte que nos besoins ne peuvent guère dépasser